

## DANIEL DE FOË

Je ne te connais pas, tu ne me connais pas ; nous ne sommes pas les hommes d'un même siècle ni d'un même pays, de Foë !

Et, pourtant, une fois, je t'ai rencontré.

C'était — il t'en souvient — un jour que j'errais dans Londres. Le ciel était triste et pluvieux ; la suie des steamers salissait l'aile des mouettes volant sur la Tamise ; et cela était du côté du quartier des pauvres, plus loin que Newgate où fut la prison, que Saint-Barthélemy où est l'hôpital, plus loin que les derniers jardins, que les dernières maisons avec des fleurs.

Là, entre Bunhill Row et City road, je vis l'endroit où tu dors à jamais.

C'est à Bunhill Fields, dans un pauvre cimetière où ne poussent plus que l'ortie et l'herbe. On a élevé sur ta tombe une pyramide de pierre ; dessus l'on a gravé ces mots :

DANIEL DE FOË

BORN 1661

DIED 1731

AUTHOR OF

ROBINSON CRUSOË

Aujourd'hui le cimetière est désaffecté ; mais, il

est traversé toujours d'un chemin étroit bordé de buis et semé de sable. De l'une à l'autre des rues, c'est le va-et-vient continuel des passants, la promenade des amoureux. A l'endroit où reposent les morts, des ouvriers, des employés viennent lire à l'heure de midi, d'autres mangent et boivent, de petits polissons jouent à *shuffe-half-penny* sur les tombes. Toi, dans tout ce mouvement et ce bruit, comme le pauvre naufragé au milieu de son île, tranquillement tu dors à jamais.

Ah ! si le Hasard, ce vieux gentleman équivoque qui joua un rôle si grand dans tes aventures, si le Hasard n'eût conduit mes pas, qui donc, Daniel, eût bien pu me faire connaître que tu étais là ? O toi vers qui je venais depuis longtemps et tendais les mains,

Toi qui as vu les îles planer sur l'Océan comme des oiseaux,

Toi qui nous as menés vers les Amériques !

A force de t'imaginer, debout, dans un paysage d'émeraude, entouré d'oiseaux multicolores, marchant sous les palmes, abrité par un parasol, vêtu d'un sayon de poils de chèvre et suivi de ton perroquet Poll répétant ton nom à tous les échos, il fallait bien que tu parusses quelque jour à mes yeux. Mais, mon pauvre Daniel, ta vie n'a pas été aussi éclatante ; elle n'a pas rayonné au milieu des mers ; le tabac du Brésil ne l'a pas parfumée de

ses senteurs ! Tu n'as pas vécu libre sous le ciel de Dieu !

Maintenant, je sais quel a été ton lot terrestre, de Foë.

Tes yeux, tes beaux yeux clairs de la couleur des eaux si limpides de cette Ecosse que tu aimas tant, tes yeux ont versé bien des larmes. Tu as bien pleuré, tu as bien souffert. La prison, le pilori, la misère, l'ingratitude des rois et des hommes, voilà quelle a été ta part, mon vieux Robin Cruso ! Les larrons et les prostituées, les ruffians et les soldats ivres, tels sont les compagnons auxquels on te mêla, tels sont tes confidents, tels sont tes amis ! Le capitaine Singleton, Duncan Campbell, lady Roxana et Moll Flanders, voilà les gens que tu as vus, tandis que tu étais dans Newgate, sous Sa Majesté la reine Anne.

Les hoquets des ivrognes, les baisers des voleuses et des condamnés à mort, les injures des gueux, la chanson des guichetiers, les appels des malades et les râles des mourants se mêlaient, se confondaient, grondaient, tandis que tu étais captif, autour de ton cachot ; et c'était comme quand la Tamise, toute couverte de brouillard et de fumée, monte en battant les quais de Londres ! *Den wild zee !* la mer sauvage des Hollandais, que connut Robinson, la mer déchaînée, bouillonnante d'écume, n'est rien au prix de cela, Daniel ! Mais, toi qui avais le cerveau rayonnant et le génie visionnaire,